

LIVRE - hébreu : **SéPhèR** ; grec : βιβλιον ou βιβλος (bibliòn , biblos) ;
latin : **liber**

Notre mot français est le latin « liber, -bri » qui signifie primitivement « le blanc de l'écorce : aubier. » En effet, une écorce déroulée présente une surface suffisamment lisse et blanche pour que l'on puisse écrire sur elle des lettres ou des signes. Les « Indiens » de l'Amérique du Nord fabriquaient des kayaks en écorce de bouleau. Et il est bien évident que les hommes qui furent toujours, malgré la chute originelle, doués d'intelligence et de savoir faire, se sont débrouillés pour fabriquer des outils et utiliser les matériaux qui se trouvaient à leur portée. Nous apprenons en effet par la Bible que, dès les premières générations, les hommes ont su construire des maisons et même des villes, et que Tubal-Caïn fut l'ancêtre des forgerons. (Gen. 4/17-22) Les plus anciennes civilisations, Egyptiens et Hittites, ont laissé d'admirables monuments de leur art, soit en architecture, en sculpture, ou en orfèvrerie...

Le mot grec est « βιβλιον » qui a la même origine que le mot latin « liber ». Il vient de βιβλος, (mot féminin) = écorce intérieure ou moelle du papyrus, d'où écorce, et aussi : écrit, livre. La « Bible » est "Le Livre" par excellence, depuis la plus haute antiquité. Beaucoup de mots français sont calqués sur les mots grecs dérivés de βιβλιος : « bibliophile, bibliothèque, etc. »

Le mot hébreu qui signifie "livre" est « SéPhèR », d'origine chaldéenne. Il vient directement du verbe "SaPhaR" = compter, énumérer, d'où exposer, narrer. Ce mot ne se rapporte donc pas au support de l'écriture, comme en latin et en grec, mais au texte lui-même car il signifie « missive, information. » Le "livre" est le « messenger » d'une nouvelle importante. Contrairement à la « presse » actuelle, toujours « pressée », on écrivait autrefois que des choses importantes, sans gaspillage de papier.

Voici quelques références : 2 Sam. 11/14 ; I Rois 21/8 ; Jr. 29/1, 32/10-16 ; Est.1/32, 3/3 ; Dt.24/1 ; Ez.29, etc...

Le mot "livre" se rencontre plus de 160 fois dans la Sainte Ecriture. On le trouve dès le principe, au ch. 5 de la Genèse dans le document si précieux qui nous garde les noms et les dates des patriarches, ce qui permet de dater la création d'Adam par rapport à l'histoire d'Abraham, puis de Joseph, et ensuite de Moïse:

« Voici le livre (SéPhèR) de la génération (postérité) d'Adam depuis le jour dans lequel Elohim créa Adam : il le fit à la ressemblance d'Elohim : Mâle et femelle il les fit, et les appela de leur nom « Adam » le jour (même) où il les créa. »

Moïse, en rédigeant le Pentateuque, utilisa les documents qui, en Egypte, étaient transmis fidèlement par les scribes du peuple hébreu, dont il est question au début du livre de l'Exode. D'où l'exégèse « documentaire » qui permet aujourd'hui de repérer les divers documents dont Moïse se servit.

Le mot « **SéPhèR** » apparaît dans l'Exode, au ch. 17, qui raconte comment Josué combattit contre Amaleq, alors que Moïse se tenait debout, les bras en croix pour invoquer Yahvé : épisode capital, puisque la survivance d'Israël était nécessaire pour l'avenir de la Rédemption. Après ce combat victorieux, Dieu lui-même prescrit à Moïse : « *Consigne ce fait par écrit dans un livre pour en perpétuer le souvenir, et déclare à Josué que j'effacerai la mémoire d'Amaleq de dessous les cieux.* » ¹ D'où nous sommes confirmés qu'à cette époque, les Hébreux savaient parfaitement lire et écrire et qu'ils gardaient la mémoire de leur histoire dans « Le Livre ».

Dans les livres historiques : « Samuel, Rois, Chroniques... » on rencontre une cinquantaine de fois le mot « livre » qui contiennent des détails précis concernant les faits et les lieux où ils se sont déroulés. Les exégètes ont soigneusement relevé ces détails géographiques et historiques, notamment le Père Abel dans ses deux volumes sur la « *Géographie de la Palestine* », et, plus récemment, l'ouvrage de Yohanan Aharobi : « *La bible par les cartes* » qui fait un bilan des découvertes archéologiques confirmant les anciens épisodes de la conquête et de l'occupation de la Palestine. Aucun peuple au monde, pour les millénaires antérieurs à l'Ere chrétienne – Ancien Testament – ne peut être connu dans son histoire ancienne.

Dans l'Eglise, avant le « rationalisme » moderne, tous les chrétiens: simples fidèles, prêtres, théologiens..., étaient unanimes sur l'historicité des Saintes Ecritures, sur l'autorité du "Verbum Scriptum" : du "Verbe écrit", fondement de la foi, tout comme les Hébreux dont les massorètes avaient copié, de génération en génération, le Texte authentique de Moïse et des Prophètes. Ils avaient en effet une sainte piété envers le « Livre » dont les rouleaux de parchemin, soigneusement protégés, étaient conservés et mis en honneur dans les Synagogues. Il en fut de même dans l'Eglise dont les copistes furent d'une honnêteté aussi parfaite que possible pour conserver le Texte Sacré. Le texte officiel du Missel, qui contenait les Epîtres et les Evangiles, était encensé, baisé, et porté en procession dans les cérémonies solennelles. Conformément à l'antique Synagogue, l'Eglise a vénéré le « Livre » qui transmet de génération en génération le trésor sacré de la sainte Révélation, sur laquelle s'appuient notre foi et notre espérance, fondements de la Rédemption et du Salut de toute chair.

Il faut signaler ici - très succinctement – comment nous sommes assurés de la fidélité de la transmission des Ecritures.

1- Le texte de l'Ancien Testament.

Les massorètes furent d'une exactitude exemplaire : on le voit dans les livres d'Esdras et de Néhémie: le réveil de la foi d'Israël, après la captivité de Babylone, fut

¹ - Traduction de la bible de Jérusalem, très juste et agréable . Le texte hébreu est beaucoup plus rude et direct. « Et il dit Yahvé à Moïse : « écris ces (choses) mémorisées dans (le) livre et mets dans les oreilles de Josué (Jésus) que faisant-disparaître j'anéantirai le souvenir d'Amaleq de dessous les cieux »

assuré par les lectures publiques des « livres » de Moïse et des Prophètes, puis la restauration du culte synagogaal, où ces lectures furent régulières chaque sabbat. Les saints géniteurs du Christ se sont élevés à la pleine justification de la foi par la Sainte Ecriture qu'ils ont écoutée et comprise, et lue aussi... De fait, le texte du "Livre" était fixé dans la mémoire collective de l'assemblée,² de sorte que, si le lecteur se trompait, ne serait-ce que d'une seule syllabe, il était immédiatement rappelé publiquement à l'ordre.

La preuve indiscutable de la fidélité des massorètes fut donnée par la découverte des manuscrits de Qumram : ce fut une humiliation cinglante pour les rationalistes, négateurs de la foi, qui avaient imaginé « l'évolution des formes » pour faire croire que les anciens textes avaient subi, au cours des siècles, des modifications telles que l'on devait douter de l'histoire qu'ils prétendaient conserver. Parmi ces manuscrits figurait un rouleau complet d'Isaïe, antérieur à Jésus-Christ, identique aux éditions modernes: le texte conservé exactement, à la lettre près, pendant quinze siècles. Depuis cette découverte sensationnelle, il y en eut d'autres en divers lieux. Il est fort regrettable que l'Eglise Officielle n'ait pas mis en évidence l'intérêt prodigieux de ces découvertes archéologiques, pour instruire, éclairer et consoler les fidèles.

Le canon de l'Ancien testament fut fixé définitivement par les Juifs d'Alexandrie, au moment où ils traduisirent les textes hébreux en grec, traduction confiée à soixante-dix savants de la synagogue d'Alexandrie, d'où le nom de "*Septante*" donné à cette "bible grecque". La chose nous est rapportée par saint Clément d'Alexandrie dans ses "*Stromates*".

Le texte hébreu de la Bible fut imprimé au XV^e siècle par l'initiative de deux Evêques de Burgos, en Espagne, père et fils, juifs convertis à la foi chrétienne. Cependant, à l'époque moderne, d'autres recherches ont été faites sur les plus anciens manuscrits. Ces travaux, qui durèrent plus de cinquante ans, sont consignés dans la Bible hébraïque de Rudolf Kittel, Stuttgart, 1952. Dans cette édition critique, les variantes des manuscrits sont indiquées en marge et au bas des pages. Elle contient aussi, pour le livre d'Isaïe, les variantes orthographiques du manuscrit découvert à Qumram.

2 – Le texte du Nouveau Testament.

Les plus anciens textes du Nouveau Testament, Evangiles, Epîtres, Apocalypse, nous ont été transmis par des manuscrits précieux, d'usage liturgique, recopiés avec le plus grand soin, calligraphie et enluminures, selon la fidélité que l'Eglise Apostolique hérita de la Synagogue. En effet, soit à Césarée, soit à Antioche, les Actes des Apôtres (13/1-3) mentionnent les maîtres et docteurs qui ont apporté dans l'Eglise, avec leur conversion à Jésus-Christ, la fidélité exemplaire

² - Le Cantique de la Vierge Marie, le « Magnificat » est une suite de citations de la Sainte Ecriture, non pas strictement littérales, mais selon le sens. De même pour le Cantique de Zacharie, le « Benedictus ».

qu'ils avaient à l'égard des textes qui contenaient les faits et les paroles consignées dans les Evangiles.

Les premières éditions « critiques »³ remontent à Erasme, qui surveilla l'impression des textes grecs du Nouveau Testament. Au 19^{ème} Siècle les Bénédictins accomplirent un énorme travail sur près de 10 000 manuscrits antérieurs au 11^{ème} siècle conservés dans toutes les bibliothèques de l'Europe, en relevant les variantes. On trouva 100 000 variantes environ, mais aucune de ces variantes, pour les textes grecs, ne changeait le sens du texte, aucune n'était « substantielle ». Pour le texte latin de la Vulgate, quelques erreurs substantielles (oubli d'une négation, forme passive au lieu d'active, quelques erreurs sur les noms propres...) sont à relever : mauvaise traduction sur le grec. Les pères du Concile de Trente lisaient le texte latin de la Vulgate, et souvent avec l'interprétation de Saint Augustin ; de ce fait, ils n'ont pas trouvé les arguments convaincants pour répondre aux questions importantes alors débattues, notamment celle de la « prédestination » et même de la « justification ». (Voir les mots *damnation* et *enfer, justice, foi*.)

Il faut noter que ces études des textes du Nouveau Testament, ont permis de distinguer 3 familles de manuscrits, qui correspondent aux voies par lesquelles ils se sont répandus dans l'occident méditerranéen :

- La voie terrestre qui passe par la Grèce, l'Europe centrale, jusqu'en Allemagne, France, Grande Bretagne.
- La voie maritime, qui vient de Césarée, Antioche, la Dalmatie, l'Italie.
- La voie africaine, qui passe par l'Egypte, l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Narbonnaise, la Provence.

L'Eglise, à la suite de la Synagogue (au 3^{ème} siècle après Jésus-Christ), a très vite établi la liste des livres dits « canoniques ». ⁴ Elle a ainsi, par son magistère infaillible établi le « canon des Ecritures ». La dernière édition de cette liste figure dans le Décret du Concile de Trente, face aux protestants qui prétendaient éliminer du Canon les « deutérocanoniques » : à savoir les livres rédigés en grec: Livre de la Sagesse, Ecclésiastique, Tobie...⁵

Cela ne veut pas dire que les documents non canoniques, concernant l'histoire du Christ et des Apôtres soient négligeables, mais nous sommes assurés que les livres "canoniques" ont « Dieu pour auteur », en ce sens que les écrivains qui les ont écrits, ont été assistés et inspirés par le Saint-Esprit, pour qu'ils soient à l'abri de

³ - On appelle « édition critique » une présentation d'un texte jugé le meilleur, accompagné des variantes de divers manuscrits, de sorte que le lecteur peut lui-même juger de la justesse du texte. (éditions Merk, Nestlé etc..)

⁴ - Voir le Denzinger, qui donne en plusieurs endroits la liste des livres canoniques, selon les Conciles qui l'ont établie à diverses époques ; notamment dans le décret du Concile de Trente sur la « sources de la Révélation », Ecriture et Tradition. Les bibles catholiques en usage, (Jérusalem, Crampon, Ostie) donnent la traduction française de tous les livres canoniques.

⁵ - Voir dans la Bible de Jérusalem, les introductions aux livres de Tobie, Esther, Judith, et aux livres sapientiaux. Le texte hébreu original de l'Ecclésiastique a été découvert récemment.

toute erreur et de tout mensonge. De sorte que tout chrétien doit considérer ces livres comme le « Verbum Scriptum ». Ils sont la base des « vérités de foi », que l'on ne saurait nier sans tomber sous l'anathème : l'exclusion du Corps Mystique du Christ.

L'Eglise n'a cessé de tenir compte des « Deux Témoins » de la divine Révélation dans laquelle se trouve toute espérance de Salut : l'Ecriture Sainte et la Tradition* Apostolique. Cette « tradition » n'est pas n'importe quelle tradition humaine, mais la véritable interprétation des saintes Ecritures, telle que l'ont donnée les Apôtres, telle qu'elle fut ensuite confirmée par les Pères, les Martyrs, les Docteurs de la Foi, et, je dirais surtout, par les vierges chrétiennes, qui ont toujours opposé, souvent jusqu'au martyre, leur virginité inviolable à l'iniquité du monde.

Les opinions ou dissertations des théologiens sont utiles pour approfondir la foi et réfuter l'erreur, mais ce sont avant tout les décrets doctrinaux des conciles œcuméniques qui restent la norme qu'il faut suivre pour recevoir et comprendre les Livres Saints : la Bible, afin de ne pas errer dans une mauvaise interprétation. Il ne faut pas non plus faire dire à l'Ecriture Sainte ce qu'elle n'enseigne pas directement. En effet, les auteurs sacrés parlaient du ciel et de la terre, selon ce qu'on en savait de leur temps. L'Ecriture Sainte n'enseigne ni la chimie, ni la physique, ni la géographie, ni la géologie... mais on ne trouve aucune contradiction entre la science loyale et les vérités de foi. Tout au contraire : la découverte des lois qui régissent les atomes et les molécules, celles qui expliquent le mouvement des astres et les dimensions de l'Univers, ne fait que renforcer l'adoration et l'action de grâce que nous rendons à Dieu, souverain Créateur et Législateur.

oooooooooooooooooooo